

LES FRANCOPHONES DE LA PROVINCE DE TERRE-NEUVE.

par Pierre BIAYS

Les francophones de la province de Terre-Neuve se répartissent en trois groupes qui n'ont ni la même origine, ni les mêmes problèmes culturels. Ce sont les Franco-Terre-Neuviens du sud-ouest de l'île de Terre-Neuve, les francophones du Labrador terre-neuvien et les francophones de Saint-Jean-de-Terre-Neuve (St-John's).

Nous voudrions exposer brièvement ici la façon dont se présente le fait français dans ces groupes, à la lumière d'enquêtes personnelles et grâce aux travaux récents d'Eric Waddell auxquels nous faisons de larges emprunts.

I – LES FRANCO-TERRE-NEUVIENS.

– *Origine et Localisation*

Les Terre-Neuviens de langue française que l'on rencontre aujourd'hui sur les côtes de la baie Saint-Georges et de la péninsule de Port-au-Port constituent un groupe issu de plusieurs éléments francophones.

Les uns sont les descendants de pêcheurs français, déserteurs des navires morutiers qui venaient tous les étés sur les côtes ouest de l'île. Presque tous Bretons, originaires du Trégorrois et des rivages de la baie de Saint-Brieuc, ils se fixèrent à l'île Rouge (Red Island), à Grand'Terre (Mainland) et à Cap-Saint-Georges dans l'ouest de la péninsule de Port-au-Port. La mémoire locale a retenu l'histoire de ces désertions (entre 1837 et 1895); on se souvient également que la plupart des pêcheurs bretons se choisirent des épouses parmi les Acadiennes de Ché-ticamp (Nouvelle-Ecosse) ou du Goulet (aujourd'hui Stephenville Crossing).

A ces déserteurs se joignirent des Saint-Pierrais (ils fréquentaient de longue date eux aussi la "Côte française"); ils s'établirent dans la péninsule de Port-au-Port ainsi que sur la côte méridionale de la baie Saint-Georges.

Mais ce sont les Acadiens qui représentèrent et constituent encore l'élément le plus nombreux parmi les francophones de l'ouest de Terre-Neuve. Au XIXe siècle et au début du XXe siècle, on assista en effet à une véritable colonisation acadienne sur les rivages et dans les îles du golfe du Saint-Laurent. C'est ainsi qu'ils s'installèrent dans la basse vallée de la Codroy et sur les côtes sud et nord de la baie Saint-Georges.

Quelques Irlandais, Anglais et Ecossais se fixèrent également dans les mêmes régions vers la fin du XIXe siècle. Parfois des mariages se nouèrent entre eux et les francophones, en particulier dans la péninsule de Port-au-Port.

Le déclin récent de la francophonie

A la fin du XIXe siècle les francophones étaient majoritaires sur les côtes de la baie Saint-Georges et de la péninsule de Port-au-Port. Au cours du XXe siècle, surtout depuis la dernière guerre, leur nombre n'a cessé de décroître. Selon le recensement terre-neuvien de 1945, il y avait à cette date 6.000 francophones dans l'ouest (sur 9.000 au total, île et Labrador réunis); mais le recensement canadien de 1971 n'en comptait plus que 1.260 (sur 3.600 francophones dans la province). Nous avons pu mesurer nous-mêmes combien la situation de la francophonie s'était dégradée entre une enquête menée en 1951 et une visite effectuée en 1969.

L'anglicisation se manifeste par des modifications ou changements de noms de famille, par l'augmentation du nombre des personnes déclarant l'anglais comme langue maternelle dans des foyers franco-terre-neuviens. Il est vrai qu'un nombre indéterminé de bilingues ou d'anglophones officiels sont en quelque sorte des "crypto-francophones", ainsi que l'ont révélé diverses enquêtes.

Les causes de l'anglicisation récente sont connues. Il y eut d'abord, au cours de la dernière guerre, la création de la base d'Harmon Field (aujourd'hui aéroport civil de Stephenville) qui provoqua une forte immigration anglo-saxonne et attira la main d'oeuvre francophone de la région vers des emplois, écoles et services dans lesquels l'anglais était la langue exclusive du travail et des relations.

D'autre part, l'émigration à partir des centres francophones vers des régions de langue anglaise (à Terre-Neuve même, en Nouvelle-Ecosse, aux Etats-Unis) et une de ses conséquences éventuelle, le mariage avec un conjoint anglophone, désarticulèrent les familles et, en cas de retour temporaire ou définitif, détruisirent l'unité linguistique de la famille: les enfants mariés, notamment les couples mixtes, et les petits-enfants ne parlaient plus que mal ou pas du tout la langue de leurs parents et grand-parents.

A ces influences il faut ajouter celles de l'Eglise catholique, souvent aux mains de pasteurs irlandais, et de l'école unilingue anglaise. En outre, l'entrée de Terre-Neuve dans la Confédération, puis l'exécution du programme provincial de relocalisation de la population (Resettlement Program) ont mis fin à l'isolement des "out-ports": l'assistance sociale, l'amélioration des moyens de transport et la diffusion des modes de communication les ont ouverts sur un monde à prédominance anglo-saxonne.

— Le réveil actuel.

Depuis la fin des années 60 on assiste à une réaction pour sauver la francophonie que d'aucuns considéraient comme un mort en sursis. En 1970 se fonda

l'association des "Terre-Neuviens Français" et en 1973 celle des "Jeunes Francophones", toutes deux implantées à Cap-Saint-Georges; la première bénéficie aujourd'hui de l'aide fédérale au titre du "Programme en faveur des groupes minoritaires de langue officielle". Quoique noyée dans la paroisse anglophone de Lourdes, Grand'Terre a pu mettre sur pied deux associations également.

Les efforts conjugués des individus et des associations aboutirent à des résultats concrets: en 1975 la paroisse de Cap-Saint-Georges obtint une école bilingue et, depuis cette même année, la télévision de langue française y parvient directement de Montréal par satellite. Il est question d'ouvrir une section française de Memorial University à Corner Brook ou, plus près des communautés francophones, à Stephenville.

Ainsi, la francophonie se réveille: les Franco-Terre-Neuviens découvrent ou redécouvrent leur identité culturelle et linguistique. Les rivalités entre associations ou entre communautés pourraient constituer un frein à cette renaissance, mais on compte sur les maîtres d'école francophones formés à Memorial pour entretenir la flamme. On compte aussi sur l'appui des Canadiens français du Québec et des Acadiens, c'est-à-dire de ceux qui sont les plus proches des Franco-Terre-Neuviens sur le plan socio-culturel et qui peuvent les aider à s'intégrer à la francophonie nord-américaine.

II – LES FRANCOPHONES DU LABRADOR DE TERRE-NEUVE.

L'origine et la situation socio-culturelle des francophones du Labrador de Terre-Neuve sont très différentes de celles des Franco-Terre-Neuviens.

– *Origine et localisation.*

Les francophones du Labrador ne sont Terre-Neuviens que parce qu'ils résident et travaillent dans cette province et, pour nombre d'entre eux, qu'à titre temporaire seulement. Parmi ces francophones on ne compte guère que des Canadiens français du Québec et du nord du Nouveau-Brunswick, immigrés dans les villes de Wabush et de Labrador City. Leur effectif, d'environ 3.000, représente 25 à 30 % de la population de ce district minier. Il est d'ailleurs appelé à se stabiliser ou même à diminuer légèrement depuis qu'un règlement provincial exige que 75% des emplois soient réservés à des Terre-Neuviens.

– *Le fait français au Labrador.*

La situation culturelle et linguistique de ces francophones n'est en rien comparable à celle des francophones de la péninsule de Port-au-Port et de la baie

de Saint-Georges. Au Labrador le fait français s'affirme par les inscriptions, panneaux et affiches, par les journaux et les films, dans les bureaux et administrations, dans le système scolaire. Certes, le français ne règne pas ici comme dans les villes minières voisines de Gagnon et Shefferville au Québec, mais sa place n'est nullement effacée dans une région appartenant à la province la plus anglophone du Canada.

Le fait français est consolidé par un certain complexe d'assurance de la part des Canadiens de langue française: ceux-ci estiment que leur niveau scolaire et surtout technologique est supérieur à celui de leurs collègues terre-neuviens. En effet, si les Canadiens français constituent entre le quart et le tiers des ouvriers de l'I.O. C.O., ils sont aussi représentés à tous les niveaux de cadres et d'employés; l'un d'eux fut un temps gérant de la compagnie.

Au Labrador le problème de la survivance française ne se pose pas par suite de la forte identité culturelle des Canadiens français, de leur nombre relativement important et de l'ouverture de leur éventail social, par suite aussi du fait que les sociétés et entreprises engagées dans les opérations minières et les chantiers de construction dépendent plus de Montréal, où elles recrutent ouvriers et cadres, que de Saint-Jean-de-Terre-Neuve.

Il existe néanmoins une Association francophone du Labrador qui, si elle n'a pas pour but d'assurer la survivance française, offre aux immigrés durant leur séjour au Labrador des distractions culturelles, telles que spectacles divers, expositions, projection de films en ciné-club.

III – LES FRANCOPHONES DE SAINT-JEAN.

Les francophones de la capitale provinciale constituent un groupe fort différent des précédents. Parmi eux on rencontre des Canadiens français du Québec, des Saint-Pierrais, des Acadiens, quelques Franco-Terre-Neuviens originaires de l'ouest de l'île et de régions comme la baie de Plaisance et la péninsule de Burin. Dispersés dans la majorité anglophone, ayant peu de liens entre eux, ces divers éléments ne représentent nullement les témoins d'une minorité historique.

Si certains membres de ces communautés se retrouvent dans l'Association francophone de Saint-Jean, celle-ci rassemble aussi des personnes attachées à la culture française, quoique fort souvent de langue anglaise. Il s'agit en effet d'intellectuels, de professeurs du département de français de Memorial University dont un bon nombre sont originaires des Îles Britanniques. Cela explique que, par le choix de ses activités (films, conférences, pièces de théâtre), l'Association soit nettement plus tournée vers la civilisation française d'Europe que vers les diverses facettes de

la francophonie nord-américaine. Cette option entraîne des dissensions en son sein et la prive de racines populaires. Selon le mot d'Eric Waddell, l'Association francophone de Saint-Jean fait un peu figure d'Alliance française.

Le département de français de l'université, sous l'égide duquel a été créée cette association, s'est efforcé d'élargir son action en établissant des relations avec les "Terre-Neuviens Français" et "l'Association francophone du Labrador" en vue de réunir les trois sociétés culturelles régionales en une Fédération provinciale. Quoique ce projet bénéficie du soutien du Secrétariat d'Etat (par l'intermédiaire du "Programme en faveur des groupes minoritaires de langue officielle") et de l'Association canadienne des éducateurs de langue française (ACELF), des difficultés d'ordre culturel, financier et administratif l'ont jusqu'à présent empêché d'aboutir de façon satisfaisante. La Fédération francophone de Terre-Neuve et du Labrador ne joue pas encore vraiment son rôle, qui serait de canaliser les aides fédérales, provinciales et privées, de favoriser les échanges entre les associations constituantes et d'organiser, aux moindres frais pour elles, quelques programmes communs (circuits triangulaires d'expositions, pièces, films).

Malgré des demi-succès ou des demi-échecs, dus avant tout à la diversité d'origine, de situation politique et de culture des groupes de souche française, on peut dire que la francophonie se porte bien dans la province de Terre-Neuve. Dans la région de Port-au-Port, la survivance française est maintenant sauvée de la mort qu'on lui promettait il y a quelques années, tandis que le fait français s'affirme au Labrador en s'appuyant sur la vigueur culturelle qui caractérise le Québec d'aujourd'hui. Quoique tournant un peu le dos au Canada français et à l'Acadie, l'Association francophone de Saint-Jean contribue pour sa part à donner au français une place non négligeable dans la capitale provinciale.

BIBLIOGRAPHIE

- 1948 Rev. Michael BROSAN, *Pioneer History of St. George's Diocese, Newfoundland*. Catholic Teachers' Guild of St. George's Diocese. 172 p., 11 ph.
- 1952 Pierre BIAYS, "Un village terre-neuvien: Cap-Saint-Georges", *Cah. géogr. univ. Laval*, 30 p., 2 fig., 13 ph.
- 1971 Nicole LAMARRE, "Parenté et héritage du patrimoine dans un village français terre-neuvien", *Rech. sociogr.*, XII, 3, pp.346-359, 6 tabl.

- 1974 Claire DORAN, *Adaptation et économie familiale dans une petite communauté rurale francophone de Terre-Neuve*. Thèse Mc Gill, 156 p. ronéo, 8 tabl., 6 cartes, 7 pl. ph.
- 1975 Eric WADDELL, *The Francophones of Newfoundland and Labrador. A Report submitted to the Programme for Official Language Minority Groups*. Dept. of the Secretary of State. McGill Univ., Dept. of Geogr., 108 p. ronéo.